

Bourses Ekphr@sis

*De la rencontre entre un artiste
et un critique naît une analyse
littéraire de l'œuvre*

Il est primordial pour un artiste de disposer d'un texte critique de qualité sur son travail. C'est le souhait d'encourager ce format d'écriture qui est à l'origine des bourses Ekphrasis, lancées par l'ADAGP en association avec l'AICA France et le *Quotidien de l'Art* : elles ont pour objet de mettre en relation 10 artistes avec autant de critiques.

Les textes des 10 lauréats de cette deuxième édition (dotés chacun de 2 000 euros, couvrant la rédaction du texte et sa traduction) seront publiés au long de l'année dans le *Quotidien de l'Art*, au rythme d'un par mois. Dans cette septième livraison, Aude de Bourbon Parme se penche sur le travail de Simon Ripoll-Hurier.

Au delà du son, la complexité du réel

Par Aude de Bourbon Parme

Dans ses films, Simon Ripoll-Hurier étudie la matière sonore et sa perception, et à travers elle la complexité du monde, où le rationnel se mêle à l'irrationnel.

Des hommes transmettent des signaux à l'aide de radios pour établir des liaisons. Un groupe

tente de discuter avec des fantômes. Un couple installé dans la nature émet des sons en direction d'oiseaux (*Diana*, 2017). D'autres décrivent des scènes, des objets, des gens et en notent les détails (*The Signal Line*, 2022). Les protagonistes des films de Simon Ripoll-Hurier tentent d'entrer en relation avec des entités distantes, cachées ou d'un autre monde, par l'intermédiaire de sons inaudibles : ondes radio ricochant sur la lune, chants d'oiseaux dissimulés dans la cacophonie de la nature, murmures de fantômes dans le sous-sol d'une ancienne base militaire. En France, aux États-Unis ou en Guyane, l'artiste part à la rencontre de ces amateurs passionnés, radioamateurs, chasseurs de fantômes et ornithologues. Il partage leur quotidien, les observe, découvre leurs pratiques et leurs techniques. De cette matière visuelle et sonore il tire des films qui réussissent à donner une forme plastique à ce qui ne se voit pas et ne s'entend pas.

À l'école des Beaux-arts de Rouen puis de Paris, « une école du regard et de la pensée », il a appris à voir et comprendre l'art contemporain qu'il découvre. Rat de bibliothèque, il s'est délecté des écrits des théoriciens de l'image. Gilles Deleuze et sa fameuse étude de *L'image-mouvement*, qui décortique le montage et la perception. Jacques Rancière aussi, tout autant que le critique de cinéma Michel Chion. Il met en pratique. Ses films se composent d'une succession de plans fixes. Ces tableaux visuels permettent à l'esprit du spectateur de flâner, d'attendre avec les protagonistes le son espéré, de contempler les sons directs, mais aussi de penser ce qu'il regarde, tout comme Simon apprit à regarder l'art contemporain. Car que regarde-t-il ? Tout semble normal, ou presque. Et c'est justement cet accro à la réalité qui attire. Des sons légèrement désynchronisés, presque imperceptibles ou recouvrant

entièrement la scène, troublent la perception, perturbent la compréhension. « *Il y a dans l'erreur et l'approximation une forme de beauté qui me touche et qui peut être associée à un sentiment mystique ou religieux* », confie l'artiste. Le montage parallèle des scènes filmées ici et ailleurs incite à créer des liens entre les explorations des uns et des autres. Sans même avoir besoin de les expliciter. Simon Ripoll-Hurier révèle l'étrangeté dans la banalité. Le sujet principal de ses collages d'histoires n'est pas tant l'activité, en marge, de ces hommes et de ces femmes qui agissent en dehors de la sphère professionnelle nécessairement productive. Mais leur désir d'entrer en contact, de dépasser les limites, les frontières. Ce qui se joue entre ; la relation, la connexion ; entre l'esprit et la matière ; entre les êtres.

Simon Ripoll-Hurier a rencontré les radioamateurs, par hasard, au grès des dérives sur le web, alors qu'il découvre le projet militaire américain Project Diana développé pendant la guerre froide. Il fallait alors pouvoir repérer d'éventuels missiles envoyés au dessus de la stratosphère, que les radars de l'époque ne traversaient pas. Il fallait pouvoir envoyer des ondes jusqu'à la lune. Ils envoyèrent ensuite des hommes. C'est aussi une coïncidence s'il rencontra les chasseurs de fantôme dont l'association était installée dans le même lieu que les radioamateurs, l'ancienne base militaire du Project Diana, dans le New Jersey. « *Je me suis rendu compte que les amateurs rencontrés faisaient tous la même chose, être assis et parler à des êtres invisibles* ». Le film Diana les rassemble. L'œuvre est plongée dans la nuit, celle de la lune. Son travail de la lumière permet à la fiction de s'installer et accentue l'aura mystérieuse apportée par le montage parallèle et désynchronisé. Au même moment, au détour d'une discussion, Simon croise le chemin des

Remote Viewers, ces hommes et ces femmes qui développent leurs perceptions extra-sensorielles pour visualiser à distance. Ils se connectent au passé, au présent, au futur et décrivent leurs visions. L'armée américaine a jadis étudié leurs compétences à des fins d'espionnage. Quelques années plus tard, il fait appel à leur clairvoyance pour plonger dans les rêves des entrepreneurs de la Silicon Valley qui imaginent connecter l'humain au cloud. Dans la baie de San Francisco, il enquête sur cet événement futur en s'inspirant des pratiques des sciences humaines et naturelles. En 2010, il avait suivi, encore une fois par hasard, le master en Arts politiques – SPEAP à Sciences Po Paris dirigé par le philosophe et anthropologue Bruno Latour. Il y avait découvert une variété de pratiques de l'anthropologie, de l'enquête, l'importance du terrain, cet espace physique mais aussi mental où développer ensuite une histoire. « *Les outils ethnographiques étaient comme un répertoire de formes* ». Suite à cette formation, il produira en 2013 *Dreamland*, une exploration de l'esprit créatif et de la naissance d'une idée. Performance à protocole, elle rassemble des musiciens autour de l'idée de produire en 24 heures un morceau de musique inspiré d'un rêve. La caméra les filme à travers un écran blanc sur lequel ils notent l'apparition de leurs idées. Le spectateur devient témoin de leur créativité en action.

Fin de la digression ; retour à la Silicon Valley. Simon Ripoll-Hurier rencontre de nouveaux amateurs d'oiseaux qu'il suit pour pouvoir discrètement filmer les sièges des grandes entreprises de la Silicon Valley. Il réussit à entrer en contact avec des scientifiques étudiant le cerveau des adolescents dans les locaux où eurent justement lieu les expériences autour des Remote Viewers par le gouvernement américain. Il échange avec une

naturopathe, filme une jeune fille, peut-être la première à être connectée, qui sait ? Là encore, la rationalité des technologies rencontre l'irrationnel de la parapsychologie mais aussi des fantasmes de la pensée informatique de la Silicon Valley. Il en tire son dernier film, *The Signal Line*, une dérive à travers ces rencontres. Sont-elles réellement le fruit du hasard, heureuses coïncidences ? Cela dépend de votre enclin à l'apophénie, cette capacité à constater des connections entre toutes choses, à l'image de la méthode paranoïaque critique de Salvador Dali que Simon découvrit aux Beaux-arts. Simon Ripoll-Hurier sait tisser des liens conceptuels et formels entre les éléments éparses. Cette fois-ci une voix off guide le regard, celle de Myriam Lefkowitz, collaboratrice dans les premiers temps de la recherche autour de ce film, narrant à la première personne la quête de l'artiste. Sans didactisme, sans intentionnalité, Simon Ripoll-Hurier produit des expériences et non des connaissances. Il plonge le spectateur dans un monde réel étrange, situé entre le présent et le futur. La normalité a naturellement absorbé l'étrangeté, par la juxtaposition des images, des récits, des sons décalés, ceux des machines, des animaux, de la nature. Cette instabilité qui en créant de la confusion permet de parler à l'inconscient rappelle une technique parfois utilisée en hypnose. Les plans fixes, à nouveau. Pour permettre à l'esprit de prendre le temps de penser ce qu'il regarde, de réfléchir à ce qui est jugé comme irrationnel, de compléter ce qui lui est présenté. Simon Ripoll-Hurier est un faiseur d'images mentales qui emmène en douceur vers un monde bien plus complexe qu'il n'y paraît, le nôtre. À l'image de Pierre Huyghe, faiseur de situations anormales dans la normalité. Ou d'Apichatpong Weerasethakul, cinéaste du paranormal, dont les films racontent la connexion entre les êtres vivants.

AUDE DE BOURBON PARME

Née en 1977, historienne de l'art contemporain (Université Paris Sorbonne), critique d'art et journaliste spécialisée dans la création émergente et les liens entre esthétique et société, commissaire d'exposition indépendante (Paysage Sonore, Château d'Esquelbecq jusqu'au 17 septembre 2023) et enseignante (IESA, EAC, ISEFAC, Camondo).